

# Le Centenaire de la Société Française d'Histoire de la Médecine

## Propos sur son histoire (1902 -2002) \*

Docteur Alain SÉGAL \*\*

*Président de la Société Française d'Histoire de la Médecine*



*"Quand on traite une question on a le droit d'être médiocre : on a même le droit de se tromper : on n'a pas le droit d'être ignorant et de ne pas savoir ce que les autres ont dit avant nous".* Ainsi s'exprimait Charles Richet dans ses "Mémoires sur moi et les autres" et nous essayerons de faire nôtres ces rigoureuses paroles de l'un de nos plus anciens membres car ce prestigieux maître entra au sein de notre Société le 8 février 1905, n'étant donc pas encore prix Nobel de Médecine.

Dans l'évocation de l'historique de notre Société Française d'Histoire de la Médecine (S.F.H.M.), il est de mon devoir d'y associer entièrement certains de mes prédécesseurs soit en raison de leurs travaux sur notre passé, soit en raison des notes ou archives laissées par leurs soins. Nous comptons essentiellement évoquer certains points de l'histoire de la Société reposant sur un acquis transmis mais en

corrigeant ou resituant éventuellement ce dernier, voire surtout en prolongeant aussi ce qui a été commencé par nos prédécesseurs. Nous pensons ici particulièrement au professeur Jean Cheymol qui a su donner une dynamique dans son historique des

\* Centenaire de la Société française d'Histoire de la Médecine, 29-30 novembre 2002.

\*\* 38 bis rue de Courlancy, 51100 Reims.

soixante-dix années de la S.F.H.M. au point de pouvoir poursuivre encore bien des rubriques dans l'avenir. Monsieur Cheymol avait pu bénéficier de nos anciennes archives ce qui rend son travail actuellement fort précieux. Depuis, une grande partie de nos vieilles archives ont fait l'objet d'une sélection prédatrice de la part des Archives nationales (transfert, par exemple, des diplômes du grand Magendie (don du Dr Henriot) et de bien d'autres pièces anciennes offertes à notre Société pour son musée et sa bibliothèque), puis par la suite l'archiviste détachée à la Faculté, Mademoiselle Catherine Moureaux a dû, après un tri sommaire, abandonner aux Archives nationales l'ensemble des documents laissés à sa garde, dont les registres du Conseil. Cela n'est donc point perdu mais n'a pas encore fait l'objet d'un tri accessible.

Néanmoins, il nous faut tenter quelque peu de jeter un autre regard sur notre passé en s'interrogeant sur le bien-fondé ou pas de l'étude de l'histoire des sciences de la santé et nous aimerions aussi donner notre sentiment sur la manière dont on appréhende actuellement cette partie de l'histoire. Le fait de se maintenir cent ans pour une société savante à caractère historique renferme sûrement un certain sens quant à l'attente que l'on a bien voulu lui accorder mais cela signifie aussi que cette même société a su répondre en partie à cette attente. Ainsi, les hommes qui l'ont perpétrée méritent notre reconnaissance. Parallèlement, nous sommes en droit de nous demander quelle place nous devons accorder dans le cursus des études médicales à l'histoire des idées et à celle des hommes qui ont contribué à ces supposés progrès des sciences de la santé. Nous avons dit "supposé" car ce qui est considéré comme un progrès aujourd'hui sera peut-être l'échec de demain et ce n'est pas tout ce qui a surgi autour du sang contaminé qui va nous contredire et, pourtant, voir ressusciter un patient après une transfusion reste toujours pour un médecin un moment fort dans son existence professionnelle. Autrement exprimé, la lucidité scientifique d'un moment ne sera-t-elle pas parfois ultérieurement prise en défaut. Un simple exemple : les vaccinations de masse en Afrique, si justifiées pour l'éradication de la variole, n'ont-elle pas engendré par la suite une explosion d'hépatite B et par conséquent des hépato-carcinomes, certes plus en raison de la méthode employée, mais le résultat morbide est là. Cependant, si nous devons répondre en permanence aux principes de précaution ne risquons-nous pas de freiner également de réels progrès humanitaires dans une latence peut-être inopportune et il ne s'agit pas ici de l'esprit d'un *primum non nocere* d'un Gui de Chauliac. Vaste sujet de réflexion que l'Histoire peut éclairer. Je vous rassure : tout n'importe pas aux seuls médecins car l'industrie pharmaceutique, dont on sait quelle n'a à répondre à aucune règle déontologique, pourrait sûrement mieux aider l'humanité souffrante et, par exemple, le seul problème de la lèpre devrait être réglé depuis longtemps si nous y mettions tous le juste prix. La mondialisation impose déjà des devoirs que le politique devra assumer par une concertation délivrant au plus vite des applications concrètes. Nous n'osons pas soulever le problème du Sida dont on veut trop vite écrire l'histoire alors que l'épidémie reste encore en plein début d'expansion. Le magistral ouvrage de notre regretté collègue Mirko Grmek a pour titre *Histoire du Sida*



mais on oublie qifil avait ajouté en sous-titre avec la prudente rigueur que nous lui connaissions *Début et origine d'une pandémie actuelle*. Nous constatons que certains pays, afin d'essayer de porter une assistance justifiée à leur population, établissent des courts-circuits en captant illicitement des brevets de fabrication, prétendus génériques pour l'industrie pharmaceutique, qui commence, pour ne pas perdre complètement la face, à baisser les prix de vente des médicaments de tri-thérapie. Pour l'Afrique, on prévoit, semble-t-il, au moins 60 millions de morts par le Sida en 2020 et pourtant nous n'observons pas encore de grandes réactions communes pour pallier les disparités d'accès aux soins. Pas étonnant de voir lors du 33ème Forum de Léna notre collègue le professeur Mattei, Ministre de la Santé, estimer que "c'est bien la conscience morale qui doit fonder la mission de l'industrie pharmaceutique". Gare aux révoltes ! Mais, il y a sûrement une raison à cette attitude et l'histoire des épidémies nous en livre une partie : le sida se distille insidieusement et n'a pas l'aspect effrayant et aussi terrorisant d'une foudroyante épidémie de peste pulmonaire. A ce sujet, nous restons profondément marqués par un exposé prémonitoire du Professeur Mollaret lors d'une de nos sorties provinciales à Bordeaux le 25 juin 1994 où celui-ci annonçait la survenue possible à tout moment d'une épidémie de peste à Bombay et, c'est avec stupéfaction que nous avons appris son apparition quelques mois plus tard, épidémie jugulée d'ailleurs avec une remarquable efficacité par les autorités sanitaires indiennes et c'était pourtant une forme pulmonaire ! Cela fait réfléchir : le fait du moment sera l'histoire de demain sur lequel nous serons jugés quant à nos capacités de compréhension ou d'intervention sur ce dernier mais aussi sur nos insuffisances. Notre seule défense restera la notion objective de l'absence de connaissance à cette époque d'une ou de certaines réalités morbides que les recherches scientifiques ne soupçonnaient pas ou n'avaient pas encore pu mettre en évidence avec leurs conséquences. En revanche, il paraît intolérable de connaître un éventuel danger et au nom d'un quelconque intérêt commercial ou autre de le laisser courir. Ceci pour remémorer à tous l'intrication évidente d'autres faits économiques, sociaux et politiques dans ce qui touche à la santé des hommes et ceux-ci marquent toujours les événements du moment. On se doit donc d'étudier un phénomène morbide dans le contexte de son actualité et observer tout ce qui gravite autour avant d'afficher un jugement qui risque sinon d'être aussi inadéquat que peu ou non fondé. Notre sentiment est qu'actuellement nous essayons d'écrire trop précipitamment l'histoire actuelle des sciences de la santé mais cela s'explique par le foisonnement et la rapidité des découvertes scientifiques. Il nous paraît opportun de garder du recul, de rapporter les faits, de les répertorier et passer ensuite tous ces matériaux à la méthode critique. L'histoire des idées mérite encore plus de recul.

## Les débuts de la Société

Revenons à notre Centenaire et aux débuts de la Société. Il convient de constater que la création de la Société s'est faite en deux temps. Le premier moment remonte à l'année 1893 où, celui qui sera le premier président de notre Société, Raphaël Blanchard (1857-1919), alors jeune professeur d'histoire naturelle, se soignait d'attaques d'asthme au Mont-Dore, station dans une période d'activité florissante parmi les stations thermales. Pour juguler l'ennui inhérent à l'ambiance de la cure, il fut décidé entre les médecins traités et les médecins traitants de donner un banquet, certes corporatif, mais

les médecins en traitement durent s'y rendre en tenue de curiste, donc en vêtements bariolés de raies, de carreaux de diverses couleurs, en sabots et surtout ils durent se faire aussi porter en chaise vers le lieu des agapes. A 19 heures, cela ne passa pas inaperçu dans la station. Puis, il échoue à R. Blanchard de présider le banquet et, lors du toast, son érudition et son éloquence firent le reste car en évoquant le passé historique de telle station climatique il finit par regretter l'absence d'une société centralisant les études médico-historiques. Enfin, il conclut en proposant une telle création. Cela fut accueilli avec beaucoup d'enthousiasme par la quarantaine de convives venus de tous les coins de notre France, médecins ou proches de la médecine car j'ai noté le fabricant parisien d'instruments Aubry. Le docteur Percepied du Mont-Dore, autrefois évoqué (en 1969) pour son savoir par le docteur J. Godonnèche rédigea sur un registre l'acte de création et inscrivit les diverses décisions prises dont celles de prévoir d'autres réunions. Il faut reconnaître qu'à cette époque, les médecins se trouvaient porteurs d'une solide culture littéraire comprenant le latin et souvent le grec. Des revues médico-historiques comme celles des Cabanes et autre Lutaud comblaient une demande d'instruction historique complémentaire au demeurant, il faut le reconnaître, souvent source de détente par le côté anecdotique. D'autres laissaient déjà des travaux historiques considérables comme Emile Littré ou Charles Daremberg mais il faut y ajouter les Malgaigne, Ménière et autres Edouard Nicaise, Guillon, Verneuil sans parler de la cohorte d'éminents historiens provinciaux qui surent au bon moment sauver les traces du passé médical par un autre regard des archives et documents subsistants. Beaucoup d'entre eux formeront le premier noyau provincial lors des débuts de notre Société, lui inculquant une destinée nationale. L'époque était donc propice mais, hélas, l'éloignement et les autres activités de R. Blanchard stoppèrent cet élan jusqu'au moment où, à la fin de l'année 1901, le docteur Albert Prieur vint lui soumettre un projet bien établi de création d'une Société française d'Histoire de la Médecine ce qui soulagea la conscience de notre premier président d'être passé outre et de n'avoir pas poursuivi quand même l'œuvre qui s'annonçait bien ! Cependant, à sa décharge, il faut reconnaître que l'accueil concernant cette création par le professeur Jean Alexandre Laboulbène (1825-1898), alors titulaire de la chaire d'histoire de la médecine, fut lamentablement une fin de non recevoir bien que la première présidence de la Société lui soit d'emblée offerte par R. Blanchard. Pourtant, sa chaire d'histoire de la médecine ne fut pas pour lui une voie de passage car il la conserva jusqu'au bout en oeuvrant très consciencieusement. Cet homme érudit et savant (un genre d'insecte porte son nom) a-t-il cru que certaines personnalités de la Société lui feraient de l'ombre ou croyait-il d'emblée à l'insuccès ?

Finalement, le projet d'Albert Prieur, solidement charpenté, apportait aussi la garantie d'un bon nombre d'adhésions et d'ailleurs avec une scrupuleuse honnêteté R. Blanchard ajoute dans ses souvenirs : "En effet, c'est au Dr Prieur que revient le mérite de la création de notre société. J'ai un plaisir tout particulier à lui rendre cette justice et à le féliciter de son initiative". Cette union dynamique entre ces deux hommes permettra d'asseoir solidement le projet pour aboutir à la séance créatrice du 29 janvier 1902 qui se tint dans le petit amphithéâtre de cette Faculté, encore notre siège officiel. Le mois suivant eut lieu une assemblée générale qui vota les statuts et entérina à l'unanimité le premier bureau avec comme Président le professeur R. Blanchard et comme Secrétaire général le docteur Albert Prieur, alors rédacteur d'une revue à caractère

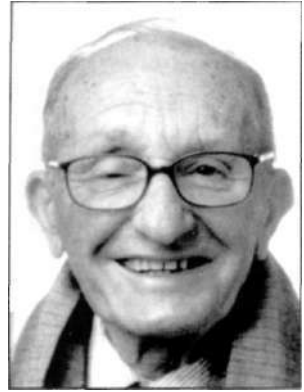
historique *La France médicale*, solidement entouré de bons historiens. Ce fait donnait à notre Société des capacités importantes dans la perspective du futur bulletin. Celui-ci devait recevoir le fruit des travaux présentés à la tribune comme le stipulaient les premiers statuts de l'association déclarée le 15 février 1902 sous le N° 150-169 et validés dans le Journal Officiel du 20 février 1902. Les conseils éclairés de Léon Prieur, frère du secrétaire général, avocat à la Cour d'Appel de Paris, permirent la réalisation d'excellents statuts dont nous pouvons encore retirer de grands profits quant à leur sagesse, l'esprit d'ouverture et le sens d'un convivial développement. Notre Société a vraiment bénéficié de cette fameuse loi du 1er juillet 1901 sur les associations promulguée par le Président Emile Loubet et surtout son Président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes, le radical Pierre Waldeck-Rousseau. Cet homme politique éminent nous louche de plus près car il fut le conjoint de la sœur du Commandant Jean Charcot qui adhéra à notre Société dans les tout premiers. Notre France restait encore marquée par l'affaire Dreyfus et Pierre Waldeck-Rousseau dut faire face aussi aux reproches virulents des conservateurs et des soutiens des diverses congrégations religieuses qui voyaient là, non sans fondement, un moyen réducteur de leur activité et capacité d'expression. Ainsi espérait-il voir appliquer avec une réelle mesure les règles qui encadrent les congrégations et cela dans un esprit libéral. Ce fut son erreur car son successeur le docteur Emile Combes, pourtant ancien séminariste (d'autres diraient parce que !) en fera une véritable machine de guerre. Nous n'étions pas complètement sorti de l'affaire Dreyfus mais aussi en plein débat sur la laïcité. L'histoire vient seulement de rendre une juste place aux mérites de Pierre Waldeck-Rousseau et de sa loi car nous savons désormais quel rôle joue le monde associatif dans la vie de notre pays aussi bien sur le plan éducatif, sportif, culturel, et surtout dans le domaine sanitaire et social. Nous comptons au moins 700 000 associations et il s'en crée plus de 60 000 par an ! Waldeck-Rousseau a bien eu raison de soutenir qu'"il n'y a pas d'armure plus solide contre l'oppression, ni d'outil plus merveilleux pour les grandes œuvres que cette liberté de s'associer avec des personnes de son choix pour un objectif librement défini". Nous pensons que nos cent ans d'existence en sont une belle preuve avec la somme des travaux contenus dans les trois revues successives qui ont marqué notre histoire.

## Les statuts et la vie de la Société

Revenons sur la vie de la Société et l'évolution de nos statuts qui jusqu'à présent ont connu seulement et officiellement cinq modifications et j'ai le grand plaisir de vous exprimer que le Conseil d'Etat vient d'entériner nos dernières modifications soumises depuis 1996 à l'appréciation du Ministère de l'Intérieur et des ministères concernés. Elles ont été l'objet d'un arrêté en date du 10 juillet 2002 et son inscription au Journal officiel de la République Française du 20 juillet 2002 comble notre longue attente. Nous revenons à la présence de deux vice-présidents ce qui donne plus de perspective quant à l'alternance présidentielle entre la province et la capitale, élément tant souhaité par le docteur A. Pecker dont nous nous souvenons tous de la sagesse rayonnante. Ces derniers statuts sont désormais en conformité avec les souhaits du législateur, échaudé par l'affaire de l'Association pour la Recherche sur le Cancer, car notre reconnaissance d'utilité publique donne, certes, bien des prérogatives en particulier pour toutes les formes de dons, mais d'impératifs et réguliers devoirs sont imposés afin de transmettre

aux autorités administratives nos divers changements concernant le Conseil d'administration, le fruit de nos assemblées et notre situation financière et comptable. En 1902. curieusement, les fondateurs avaient voulu quatre vice-présidents mais aussi un archiviste bibliothécaire car ils sentirent vite la nécessité de réceptionner les divers dons de livres anciens, d'études, de documents et même déjà d'objets médicaux anciens. Il n'existait pas de Conseil d'administration. Mais, en février 1905 lors de l'assemblée générale, le bureau fit adopter des modifications importantes dont la création d'un Conseil d'administration appuyé de diverses commissions et revint à la formule d'un bureau avec deux vice-présidents comme dans nos statuts actuels. Il existe des membres actifs et honoraires mais aussi des membres perpétuels et donateurs dont les versements sont capitalisés. Il n'est donc pas étonnant qu'une place particulière leur fut dévolue au sein de ce premier Conseil. Mais point de membres d'honneur et cela restera ainsi jusqu'au début de 1920 où nous observons des modifications dans l'énoncé des articles, dont le numéro 4 qui indique la présence de membres d'honneur, de membres donateurs, de membres perpétuels et de membres actifs. Mais il existe des curiosités dans le bulletin car, par la suite, dans les années 1926 il est publié un extrait de cet article alors sans membres d'honneur puis subitement en 1939 s'effectue une correction du même extrait publicitaire des statuts avec la réapparition de membres d'honneur existant officiellement depuis 1920. Nous avons retrouvé l'ensemble de ces glorieux membres et dressé une liste avec l'année de nomination. Des gloires y figurent comme le professeur Max Neuburger mais encore le savant Jean Rostand et le Chanoine égyptologue Etienne Drioton, professeur au Collège de France. Cependant, les procès verbaux édités du moment n'évoquent guère certaines modifications et nous espérons que les anciens registres de nos Conseils seront retrouvés aux Archives de France ! Nous pensons que c'est à ce moment aussi que l'idée de donner plus de corps à la Société française en intégrant les sociétés montpelliéraine et lyonnaise sous forme de filiales est apparue car en 1937 nous retrouvons une société florissante de 514 membres dont 368 de Paris et alentours mais également 76 lyonnais et 68 montpelliérains. Nous remarquons aussi que la responsabilité du secrétaire général est lourde car il est alors "chargé de la publication du bulletin dont il corrige les épreuves et qu'il signe comme gérant" ! Depuis le début de notre existence, le vote par correspondance fut adopté et on a laissé longtemps trois ans aux mauvais payeurs avant de les rayer des listes. A cette époque, dans la cotisation était inclus d'emblée le service du bulletin de la société ce qui veut dire que les dix francs d'autrefois avaient une lourde valeur car d'après nos calculs corroborés par notre efficace trésorière, Madame Pallardy, cela représente désormais la seule cotisation à la Société. L'abonnement est en plus ! La dernière guerre n'a pas été sans laisser quelques blessures. Le remarquable Maxime Laignel-Lavastine donnait dans la *Presse médicale* de modestes nouvelles sur nos activités ralenties et nous devons une grande reconnaissance au professeur Eugène Olivier d'avoir tenu les rênes de la Société dans ces pénibles moments et d'avoir, dès la fin des hostilités, réactivé notre souffle en devenant le secrétaire général, c'est-à-dire le moteur essentiel de la reprise. Notre organe officiel s'installe alors grâce à Monsieur André Manoury dans la revue *Histoire de la Médecine* et au cours de l'année 1954 nous observons une autre modification de huit articles statutaires et de deux du règlement intérieur mais j'ai le regret de n'avoir pas pu mettre la main sur leur rédaction. Espérons que ceux-ci seront indiqués dans les registres partis aux Archives Nationales. C'est l'époque où surgit la

nomination de certains à l'éméritat. Lorsque notre reconnaissance d'utilité publique par le décret du 11 avril 1973 est paru au Journal officiel du 17 avril, c'est certes la ténacité du secrétaire général de l'époque Jean-Charles Sournia qui est couronnée là où ses remarquables prédécesseurs comme Marcel Fosseyeux et André Finot avaient échoué mais c'est aussi l'apparition de statuts fortement modifiés avec les avantages et devoirs de la reconnaissance d'utilité publique mais aussi l'intégration des Comités locaux comme ceux de Lyon (1933) et Montpellier (1934). L'idée était de faciliter l'alternance présidentielle entre Paris et la Province. Ces comités locaux recevaient statutairement pour fonctionner seulement un tiers des cotisations de leurs membres et notre conseil pouvait accepter d'autres comités dans l'espoir de voir notre Société augmenter son rayonnement national. Cela, il faut le reconnaître, a été un fiasco et nous nous souvenons d'avoir assisté dans le bureau du docteur Durel, au 14 rue des Carmes, avec notre ami le docteur Michel Valentin à des conseils houleux sur ce seul sujet des attributions financières et des postes revenant aux comités qui supportaient aussi très mal la tutelle parisienne ! Nous avons alors évité, ou contourné ce sujet épineux et laissé finalement les comités locaux s'autogérer, mais complètement en dehors des règles statutaires. Cependant, notre Société semble baisser les bras sur les acquis de son passé qui demeurent d'une part les restes de sa bibliothèque et les dons déposés au musée. Plus aucune rubrique statutaire de contrôle ne les concerne.



*Dr Michel VALENTIN*

Avec les problèmes de plus en plus lourds posés par la gestion de la revue et celui des comités locaux, notre Société est entrée dans une zone de turbulence malgré l'excellent travail effectué en séance sous la férule du secrétaire général de ces années le docteur Michel Valentin. Dans le fond, deux groupes se sont progressivement opposés, ne concevant pas de la même façon la manière de se sortir de la situation critique. Dans cette mémorable séance du 15 décembre 1984 au Val-de-Grâce, ce fut l'explosion dans un lieu si aimablement prêté par le Médecin Général Inspecteur Pierre Lefebvre, alors Directeur de l'E.A.S.S.A. Nous revoyons l'affliction que cela causa à cet ami si exquis et bienveillant. Néanmoins, nous avons assisté à la présidence la plus courte de l'histoire de notre association car c'est pendant une quinzaine de minutes que le professeur Roger Rullière présida les destinées de la S.F.H.M. avant de donner sa démission car l'équipe qu'il souhaitait voir autour de lui en vue d'effectuer des réformes ne fut point acceptée par un vote en bloc. Autrefois, ce type de vote s'effectuait souvent dans notre association mais certains estimèrent devoir s'en tenir aux seuls statuts du moment et au mode d'élection classique d'un bureau, en refusant de voter globalement selon le souhait du professeur Rullière pour une équipe proposée par ses soins. Mais, le ver était déjà dans le fruit pour eux aussi qui n'avaient pas su demander la révision des statuts en raison d'articles ingérables ! Aussitôt, une scission s'effectua avec la démission du conseil d'éléments utiles à la vie de la Société tels Mme Imbault-Huart, le professeur J-C Sournia, le Dr Vial, Monsieur Delaby, le Dr Claude Roussel, Monsieur Alain Brioux et moi-même. Le professeur Roger Rullière s'en retourna vivre alors les derniers moments de la seule Chaire d'Histoire de la Médecine

en France. Convenons qu'il y eut, sûrement, des problèmes de conflit de personnes et les tentatives de conciliation des sages du moment comme le Médecin Général Pierre Lefebvre, le professeur Jean Cheymol, le professeur Mirko Grmek, les docteurs André Pecker et Pierre Durel échouèrent. Nous passons sur la procédure au Tribunal de Grande Instance en notant que nous fûmes avec le professeur Sournia les seuls du groupe dissident à réintégrer simplement l'auditoire de notre Société estimant l'un et l'autre



*Dr Anna CORNET*

que, si le conseil s'en tenait à la stricte application des statuts de 1973, à régler au plus tôt les dettes de la publication de la revue, à repenser la gestion de façon moderne, quitte à changer les statuts, nous devons pouvoir sortir notre association du gouffre. Nous devons une éternelle reconnaissance au docteur André Pecker qui régla de ses propres deniers avec sa discrétion coutumière les factures concernant la revue, faisant ainsi respirer notre très faible trésorerie. Puis surgit pour notre association cette immense chance que fut la nomination au poste de président de Monsieur le professeur André Cornet secondé par son épouse Mme le Docteur Anna Cornet dont nous connaissions les solides capacités de gestion. C'est bien d'ailleurs dans l'intérêt majeur de notre structure que notre Conseil sut le retenir à la présidence pour six années égalant ainsi Paul Dorveaux, celui qui devint l'admirable archiviste de l'Académie des sciences, alors directeur de la bibliothèque de l'Ecole de pharmacie. Après le départ du docteur V-P Comiti, je fus sollicité pour le poste de secrétaire général et, bien que l'envie de refuser celui-ci me gagna, connaissant la situation délicate, je ne l'ai point fait car j'admirais la stature et le calme souverain de Monsieur Cornet, et sur l'insistance de mon père entré avec moi en 1977 à notre Société (nos parrains furent les regrettés Pierre Hillemand et Emile Gilbrin), nous ne pouvions refuser cela à un de nos maîtres en gastro-entérologie et nous prîmes possession du poste le 17 décembre 1988, conscient des difficultés possibles du fait de mon relatif éloignement de Paris. J'espère encore avoir réalisé vraiment les souhaits et aspirations de Monsieur Cornet mais je puis témoigner que la rigueur s'installa vite. Le bilan de la situation et de l'état réel du fichier fut, non sans mal, établi malgré l'état d'abandon du fichier subsistant, au point même de nous engendrer d'autres angoisses. Il est impensable que le frondeur, impulsif et si sympathique Jean Angot ait pu quelque temps auparavant annoncer dans notre revue (N° 4 de 1985) un nombre de membres de plus de 700, mais peut-être ignorait-il l'état du fichier et des cotisations perçues ou bien, lucide, il espérait ainsi ne pas affoler nos membres de l'objective réalité ! D'ailleurs, cette situation précise ressortira dans les rapports de l'assemblée générale du samedi 19 décembre 1987 dont celui du trésorier Pierre Goubert (1987, 21, N° 4, 338 passim) qui inscrit un nombre de 447 collègues en règle au 30 novembre 1987 reconnaissant "pour mémoire, 339 en 1984, 444 en 1985, 479 en 1986". Notons que subtilement le nombre de membres englobait ceux des filiales qui, pourtant, s'étaient libérées de fait de toute tutelle financière, altérant ainsi tout raisonnement comptable. Alors, le bureau sous l'égide de Monsieur Cornet dut déchanter et nous comprîmes rapidement que bien des services dont celui de l'envoi de notre revue étaient alloués à des



personnes qui avaient négligé depuis longtemps l'élémentaire devoir de l'envoi de la cotisation et de l'abonnement. Ils grevaient lourdement le budget d'autant que rien n'avait été entrepris pour rayer des listes ces récalcitrants. Madame le docteur Anna Cornet avec notre président s'attachèrent à récupérer non sans résultats par des rappels personnalisés des membres laissés en plus sans nouvelles en raison d'un fichier aux adresses erronées... car c'était pratiquement 400 personnes qui devaient disparaître de nos listes. Ce fut un labeur de longue haleine mais vital pour l'avenir. Nous ne serions sûrement pas tous ici pour ce jour magnifique, sans l'ardeur vigilante de Monsieur et Madame Cornet, de leur amie Madame Pocoulé, de Madame Samion-Contet, qui sauva bien des abonnements à la revue, en particulier un bon nombre émanant de l'étranger. *La Société avait enfin compris que c'est bien avec ses membres cotisants et ses abonnements effectifs que nous devons désormais naviguer* afin d'avoir comme l'avait souhaité notre ancien président lyonnais Alain Bouchet des eaux paisibles à traverser. En dehors du travail permanent relationnel d'une richesse humaine considérable, travail qui incombe au secrétaire général, nous avons avec les autres membres du



*Pr Jacques POSTEL*

bureau dont notre ami Jacques Postel préparé alors nos diverses séances aidé par le docteur A. Lellouch comme secrétaire de séance. Certains membres comme Monsieur



*Pr André SICARD*

le professeur Sicard, Jean Théodoridès, Mme le professeur Gourevitch, le professeur Jacques Postel, le professeur Gabriel Richet et bien d'autres encore prenaient en charge des séances à thèmes qui sont souvent des réussites par la masse d'informations parfois nouvelles émises par les auteurs sollicités. Un bon exemple reste à nos yeux la séance consacrée en 1983 à François Magendie que Charles Lichtentheil considérait comme un tournant par ses idées dans l'histoire de la médecine. Ce type de réunion a toujours réussi à notre Société depuis sa fondation. En effet, à l'instigation du président Raphaël Blanchard, il fut organisé en 1902 d'importantes manifestations pour le centenaire de la mort de Xavier Bichat. Cette année du bicentenaire de sa disparition, hélas, nous essayons de sauver sa statue trônant en triste état au milieu

du péristyle de l'ancienne Faculté. Pourtant, notre Société, alors présidée par le Médecin Général P. Lefèbre a réussi en coordonnant son action avec d'autres sociétés savantes dont l'Académie de Médecine à remplir certains devoirs comme le transfert aux Invalides des cendres du prestigieux Dominique Larrey le 14 et 15 décembre 1992. L'aide et le soutien du Conseil ont toujours été précieux en particulier dans la recherche de séances provinciales enrichissantes, donnant ainsi aux provinciaux une tout autre idée de notre Société. Si nous jetons un regard sur les trente dernières années, on se doit de reconnaître que notre Société a vraiment cherché à s'ouvrir à d'autres régions que celles traditionnelles de nos alliés de toujours que sont les régions montpelliéraines et

lyonnaises. Ce fut de solides ouvertures sur Nancy, Nantes, Bordeaux, Rouen et Lille entre autres. Cependant, la Société a su aussi se rendre chez des voisins avec qui les liens sont depuis très longtemps puissants et je pense à nos amis belges. Autrefois, le



*Michel ROUX-DESSARPS*

professeur Tricot-Royer avait tissé ici de solides liens d'amitié dès 1914 et c'est maintenant avec son petit-fils le professeur Jean-Pierre Tricot d'Anvers, actuel président de la Société internationale d'Histoire de la Médecine, que l'amitié perdure et nous gardons tous un souvenir reconnaissant de l'accueil de nos amis belges lors de la réunion d'Anvers. Notons toutefois qu'il est rare qu'une société se déplace en avion et pourtant nous l'avons fait en mai 1993 en nous rendant à Fès au Maroc à l'invitation de la toute jeune Association marocaine d'Histoire de la Médecine, présidée alors par le professeur Driss Moussaoui. Nous devons souligner le rôle éminent joué à cette occasion par le directeur de la revue Michel Roux-Dessarps et surtout le président de cette époque le Médecin Général Pierre Lefebvre, qui obtint que notre réunion fût tenue sous le haut patronage de S.M. le Roi Hassan II. Nous avons partagé l'émotion de certains accompagnateurs de revoir ce pays qui fut pour eux une deuxième patrie. Dans l'avenir, nous devons poursuivre ce type de rencontres car c'est la plus belle manière d'échanger et de tisser des liens, facteurs de compréhension, de respect et d'ouverture à d'autres cultures. Cependant, lors du bicentenaire de la naissance de Laennec, commémoration placée sous le haut patronage de Monsieur Valéry Giscard d'Estaing, président de la République, notre Société alors présidée par le doyen nantais Jean-Pierre Kernéis a été la cheville ouvrière d'un brillant colloque (18/19 février 1981) portant sur la vie et l'œuvre de Laennec avec le concours du Collège de France placé sous l'autorité d'Yves Laporte mais avec aussi la présence du prix Nobel Jean Dausset, un des successeurs de la Chaire de R.T. Laennec. L'activité du secrétaire général Michel Valentin fut débordante car il contribua énormément à l'exposition remarquable créée pour la circonstance avec l'Académie de Médecine

Je me dois maintenant d'évoquer le rôle de nos trésoriers mais dans les temps anciens notre Société s'était attaché le service précieux, désintéressé et fidèle d'une lignée issue du célèbre laboratoire pharmaceutique de Dausse Aîné (fondé en 1834) avec d'abord Emile Boulanger-Dausse puis son gendre Charles-Henri Génot depuis 1929 à 1974 et enfin notre regretté ami pharmacien Pierre-André Delaby, membre de cette dynastie. Ce dernier fut aidé par Alain Brieux. Je ne pense pas que les quelques encarts publicitaires de cette vénérable maison retrouvés dans nos bulletins aient pu compenser les largesses qu'ils nous prodiguèrent autrefois. Cependant, depuis les années réformatrices de la présidence de Monsieur Cornet nous avons eu la chance de voir cette rigueur se poursuivre avec la présidence du



*Alain BRIEUX*

professeur Pallardy aidé de son épouse Madame Marie-José Pallardy, notre actuelle et hautement efficace trésorière, si habilement soutenue par le docteur Pierre Thillaud. Ce mode de gestion comptable, encore amélioré par leurs soins, est ancré définitivement dans l'institution. Toutefois, nous voudrions remercier chaleureusement l'importante majorité de nos membres qui, depuis quelques années, règlent leur dû dans les trois premiers mois de l'année en cours, permettant une navigation financière remplie de plus de quiétude.



*Marie-José PALLARDY*

### **Regards sur nos travaux**

Vous conviendrez volontiers avec nous que ce n'est pas trop notre rôle ici de donner une appréciation sur la valeur de tout ce qui a été livré dans nos revues successives. Vous retrouverez dans l'index général un utile et précis préambule historique de Madame Janine Samion-



*Janine SAMION-CONTET*

Contet qui retrace les divers épisodes de la vie de nos revues. Nous devons louer ici son admirable travail concernant l'index répertoriant l'ensemble de nos travaux. Grâce à son extrême compétence elle a pu obtenir cette précision qui augure pour la Société d'autres perspectives d'avenir comme un dynamique C D rom. Celui-ci pourrait concerner dans un premier temps nos introuvables numéros du bulletin de la SFHM. Nous remercions aussi ceux qui l'ont aidé dans des contrôles obstinés comme Mme Françoise Criquebec et le professeur J-J Rousset, entre autres. Cependant, nous rappellerons à tous l'ardeur méticuleuse du docteur Pierre Durel comme rédacteur en chef puisque nous relatons la suite de ce qu'avait établi le professeur Cheymol pour les soixantedix ans de la SFHM. Pierre Durel, depuis son mer-

veilleux bureau avec sa fenêtre gothique, vestige du cloître des Carmes, veillait, selon les moyens de l'époque, à rendre à l'imprimeur des manuscrits révisés et uniformisés au mieux des normes du moment. Si, désormais, la revue a obtenu une audience internationale et se trouve dans de grands répertoires, nous le leur devons en large partie mais il nous faut poursuivre l'effort en veillant bien à la qualité des textes publiés mais aussi à de bons résumés en anglais et, si cela est possible, dans la langue la plus en rapport avec le sujet. Après réflexion, nous nous sommes livrés cet été à l'étude la plus complète possible des divers sujets imprimés dans la revue dans les douze premières années (1902-1913/14) et les douze dernières années (1989/90-2001).



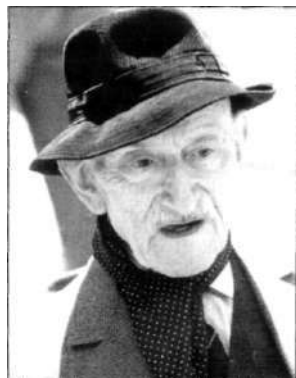
*Dr Pierre DUREL*

Nous avons répertorié cela en seize rubriques dont une de sujets divers comme droit et médecine, ventes de livres ou objets médicaux, discours à caractère historique etc. Nous avons mis à part l'étude du livre médical, certaines bibliographies ou des considérations sur l'histoire du livre. En effet, nous retrouvons parfois des textes exceptionnels comme celui du Professeur René Ledoux-Lebard sur *"La gravure en couleurs dans l'illustration des ouvrages médicaux depuis les origines jusqu'à 1800"* (texte du Bulletin d'août 1911 et mars 1912). J'aimerais vous souligner que l'exposition *"Anatomie de la couleur - Invention de l'estampe en couleur"* organisée en février/mai 1996 à la Bibliothèque nationale de France lui a été dédiée à titre posthume car son fils le professeur Guy Ledoux-Lebard a su ouvrir les archives accumulées par son père et fait connaître les raretés de son impressionnante collection, fruit de longues recherches sur ce sujet. Cet ensemble était destiné à un ouvrage qui ne vit malheureusement pas le jour. Cela vous démontre la valeur vraiment exceptionnelle de certains exposés du Bulletin et nous y retrouvons bien d'autres novateurs. Concernant les autres rubriques nous ajouterons un tableau qui mettra en évidence l'évolution observée entre les 352 exposés des premières années et les 493 exposés des dernières années. Remarquons d'abord qu'autrefois l'auteur pouvait s'épancher abondamment sur un sujet. Ainsi, le Dr Pichevin abordera sur 93 pages du tome X de notre Bulletin l'histoire médico-légale de *"La guillotine, Guillotin et la peine de mort"*, texte remarquablement documenté dans lequel, plus tard, puisera amplement Monsieur le professeur Pierre Huard en connaisseur des bonnes sources. Notre époque exige d'être plus concis expliquant le nombre plus élevé d'exposés d'autant que des règles strictes ont été données aux auteurs. Nous remarquons essentiellement une nette diminution de sujets portant sur des documents anciens, diplômes et autres attestations passant de 27,5 % à 9,3 % ; de même l'étude des médecines antiques évolue de 8 % à 3 %, également l'ethnomédecine. Curieusement, les biographies sur les hommes marquants augmentent quelque peu en apparaissant moins hagiographiques. De nos jours, l'étude de faits précis comme certaines maladies, les épidémies, les spécialités médicales ou chirurgicales, les corporations font l'objet avec l'étude des institutions, de la psychiatrie d'un regain incontestable, sûrement encore faible pour l'histoire des idées. Nous sommes devenus plus scientifiques et moins lettrés et les conférences concernant Art et Médecine ou Littérature et Médecine régressent. Les sujets sur l'anatomie ou la chirurgie et son instrumentation sont en nette reprise tout comme la médecine ou la chirurgie aux armées. Malgré la présence d'éminents membres pharmaciens en notre sein nous ne retrouvons guère de textes sur les pharmacopées ou la pharmacie dans ses rapports avec le corps médical. Finalement, ces pourcentages sont démonstratifs de l'évolution apportée sur la manière dont nous avons reçu nos connaissances attachant actuellement plus d'importance aux apports et idées retirées de l'étude d'un sujet bien circonscrit. Les grandes fresques sont désormais dévolues aux livres mais peut-être sera-t-il utile que notre Conseil d'administration envisage un jour l'idée comme autrefois de publier une œuvre d'un collègue dont nous saurons que cela représente le fruit d'une longue recherche utile à tous. On pourrait aussi envisager un ouvrage collectif dirigé par une personnalité reconnue afin qu'un certain nombre de membres répartis dans tous les recoins de l'hexagone participent à cette recherche orientée selon un fil directeur. Ce dernier peut être issu d'un éventuel colloque de la Société. Monsieur Pecker sut rassembler autrefois pour une telle réalisation nombre de nos membres et *"La Médecine à Paris du XHIème*

au XXème siècle" fut une réussite exemplaire. Cette formule attira d'autres vieilles facultés comme Montpellier, Lyon, Strasbourg et Marseille qui adoptèrent ce mode de réalisation.

### Le problème de nos collections

En abordant maintenant le problème de nos collections, nous ouvrons un chapitre délicat et même affligeant qui va concerner d'une part des objets, d'autre part des autographes, certains documents anciens, des gravures voire des ouvrages iconographiques reçus en don par notre Société et déposés au Musée d'Histoire de la Médecine. C'est dans un numéro spécial consacré au cinquantenaire de notre Société (*Histoire de la Médecine, 1953, N° 10, Vol 3, pp 42 passim*) que l'historique de ce Musée a été autrefois relaté par un de nos anciens présidents également conservateur du Musée, le docteur André Finot. Ce dernier rapporta avec son légendaire humour sous la forme des "Avatars d'un musée d'histoire" la création et les débuts de celui-ci dont on peut souligner selon sa belle formule "la gestation pénible et prolongée, et la parturition dystocique". Dès la fondation de notre Société, Raphaël Blanchard et son secrétaire général le docteur Prieur avaient bien vite jugé de la volonté de certains membres d'offrir à notre jeune Société des objets en rapport avec l'histoire médico-chirurgicale (instruments, vieux documents, gravures, sculptures, médailles, tapisseries, etc.). Toutefois, la Faculté possédait aussi quelques trésors laissés par les doyens successifs dont souvent leur portrait ou leur buste voire d'autres pièces de collection. L'ensemble méritait une attention particulière mais lorsque notre Société, très liée à la vie de la Faculté, souhaita trouver des locaux adéquats ce fut de la part du professeur Debove, alors Doyen, une fin de non-recevoir, se déroband derrière l'avis du Conseil de la Faculté. Cette attitude peu constructive fut ensuite corrigée par le Doyen Henri Roger, homme d'une immense culture littéraire. C'est ainsi et malgré ce passé que, selon les termes d'André Finot, le buste au regard maussade du Doyen Debove surveille la salle qui porte son nom mais le Musée, quant à lui, prit le nom du généreux donateur que fut le professeur Gilbert. La générosité prévoyante de celui-ci alloua une somme **pour** l'entretien mais la Grande Guerre la consuma rapidement ! La fin de non-recevoir posa des problèmes que nous connaissons bien car depuis notre création nous menons une vie errante digne du peuple si cher à notre regretté ami François de Vaux de Folletier. Eh ! oui, nous sommes depuis cent ans au 12, rue de l'Ecole de Médecine encore à la recherche d'un gîte officiel et sûr. Ainsi vit-on migrer çà et là nos livres, nos pièces de collections, nos réserves et archives depuis le laboratoire de parasitologie à l'Ecole de pharmacie, à l'Académie de Médecine, aux Archives de l'Assistance Publique, à l'hôpital Sainte Anne et Saint-Louis, chez les secrétaires généraux, chez certains membres du Conseil, même chez les imprimeurs. Inutile de décrire tous les aléas que ce type de migration engendre ! Soutenu par les efforts du professeur Ménétrier, alors professeur d'Histoire de la Médecine et ceux de l'archiviste le



*François  
de VAUX-DE-FOLLETIER.  
Les Stes-Marie, juillet 1982  
(photo Gérard Rondeau)*

docteur Neveu, gardien de nos trésors, le professeur Maxime Laignel-Lavastine put enfin faire inaugurer le 1er juillet 1921 le Musée avec le président de l'époque, le professeur Jeanselme. Il y accueillait aussi les congressistes du premier congrès de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine qui venait de naître de la ferme volonté du professeur Tricot-Royer après la réussite de son Congrès inaugural tenu à Anvers



*Jacqueline SONOLET*

sur *l'Art de guérir* en 1920. Notre Société avait reçu à cette occasion d'admirables dons voire des collections comme celles de médailles des doyens ou bien celles d'autographes provenant de nos feus confrères le Dr Guelliot et le Dr Thibierge. Le responsable de l'ensemble en était selon la volonté du Doyen le titulaire de la Chaire d'Histoire de la Médecine donc le professeur Ménétrier. Nous savons tout cela grâce à nos comptes rendus de séances et divers procès-verbaux, pièces légales parues dans notre revue. Nos divers gardiens archivistes ont également tenu des registres selon les termes des statuts de l'époque et en rendaient compte aux assemblées tels les érudits docteurs Raymond Neveu, André Finot, André Hahn mais aussi Mme Hatt, Mlle Jacquot, puis notre remarquable et dévouée Jacqueline Sonolet qui sut mettre

ces collections bien en valeur dans des expositions remarquables ce dont témoignaient certaines d'entre elles aux Entretiens de Bichat. Notre chance est d'avoir désormais Madame M-V. Clin, un conservateur reconnu avec un poste officiel qui veille sur l'ensemble des trésors de cette Faculté dont notre propre fonds. Nous pensons nécessaire d'envisager désormais de revoir nos registres et nos procès-verbaux afin de bien connaître ce qui est propriété de la Société française d'Histoire de la Médecine. Il sera alors grand temps de prévoir une convention entre notre association, l'Université Paris 5 et le Musée car nous devons cela, c'est -à-dire un regard attentif et vigilant, à ceux qui nous ont fait confiance en nous offrant des objets à sauvegarder. Nous devons aussi essayer de récupérer tout ce qui a été emporté, aux Archives Nationales et qui est notre pleine propriété. Voilà un rude travail auquel nous pensons nous atteler avec certains d'entre vous. Le fait pour notre Société d'être reconnue d'utilité publique doit permettre au Musée une notoire facilité, en vue de dons enrichissant les collections et nous pourrons à nouveau solliciter nos propres membres dans cette perspective garantie. Une partie de l'avenir de ce Musée déjà très riche est là.



*Marie-Véronique CLIN*

Dans le deuxième volet de ce chapitre, il nous faut aborder notre bibliothèque qui est sûrement l'élément ayant le plus souffert des diverses migrations malgré la présence de répertoires élaborés à divers moments. Nous devrions posséder entre six et huit mille ouvrages ou pièces documentaires anciennes. Voici quelques trouvailles, fruits de nos studieuses lectures estivales : en 1907, un catalogue édité dans le Bulletin donne au

moins 576 volumes dont des pièces peu courantes voire rarissimes sur la variole et la vaccine. De ce fonds, il n'existe plus rien. Suite au décès du premier secrétaire général Albert Prieur, la famille fit remettre à notre Société sa bibliothèque médico-historique dont les volumes possédaient son ex-libris. Là encore, il ne subsiste plus rien. En 1927, on retrouve 779 ouvrages et brochures inscrits et des périodiques mais avec le manque regretté de la fameuse revue *La chronique médicale* d'Augustin Cabanes faisant pourtant partie du don du docteur Prieur. A ce propos et curieusement, jamais le Dr Cabanes n'adhéra à la Société ! En 1938, année où le Dr Octave Guelliot, l'éminent historien de l'ancienne Faculté de Reims, ajouta aux dons antérieurs de nom-



Dr Octave GUELLIOT



Dr Georges THIBIERGE

breux objets gallo-romains dont un autre cachet d'oculiste, année aussi du don par le docteur G. Thibierge d'un important lot de gravures, nous dénotons grâce à Mlle Henry seulement 1830 livres et brochures malgré le don testamentaire, l'année précédente, par le professeur Jeanselme de tous les livres qui pouvaient intéresser la Société. Ce chiffre est ridiculement faible si l'on inscrivait ce qui a été signalé sur chaque procès-verbal mais nous avons deux explications possibles à fournir. Il fut un temps où le règlement intérieur des statuts de 1905 encore valable en 1912 stipulait à l'article 11 : *"les livres appartenant à la Société sont sur les registres inventaires de celle-ci et sont marqués du timbre de la Société. Ils sont ensuite déposés à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris, où on les communique aux membres*

*de la Société aux heures d'ouverture"*. Mon regard, nullement inquisiteur, se tourne vers mon ami Guy Cobolet, le Directeur de cette magnifique bibliothèque dénommée actuellement B.I.U.M pour qu'il ne se réjouisse pas trop vite car c'est seulement à notre dissolution que cette partie de notre ancien fonds lui reviendrait selon l'article 26 des statuts modifiés en 1920. De plus nous fêtons nos cent ans de longévité ! Néanmoins, cela se complique car la Société ré-instaure quelque temps après une bibliothèque accessible à ses seuls membres. Je crains aussi que dans les méfaits dus aux nombreux transbordements certaines restitutions ne se firent point car la confiance mutuelle régnait.

Actuellement, nous devons beaucoup à Monsieur Conan qui veille au mieux de nos intérêts, au 15, rue de l'École de médecine, sur le fonds actuel, enregistré systématiquement, mais il a de plus en charge les reliquats de l'ancienne Chaire d'Histoire de la Médecine avec son remarquable fonds iconographique de douze mille diapositives, fruit essentiel des travaux du professeur Charles Coury. Notre Société, il faut l'admettre, n'a pas bien su ou pu gérer ses divers fonds et cela est dommage car la plus modeste brochure pourrait devenir un document du plus haut intérêt pour l'histoire de demain. J'ai l'idée que là aussi une convention avec la BIUM serait un moyen définitif

de stopper ces migrations destructrices et d'avoir une bibliothèque facilement accessible pour nos membres qui compléterait le remarquable fonds historique géré par Mlle Molitor. Nous aurions toutes latitudes de proposer dans cette autre perspective nos souhaits essentiels et précis du moment sachant que des avenants permettront toujours de s'adapter à d'autres situations que l'avenir peut réserver.

### **Les relations nationales et internationales de la S.F.H.M.**

Nous abordons maintenant comme dernier point nos relations et d'abord celles à caractère national. Nous gardons personnellement avec le Médecin Général Dulieu un



*Médecin Général  
Louis DULIEU*

contact important mais son éloignement pour des raisons personnelles de l'activité historique montpelliéraine se fait maintenant ressentir et nous n'avons plus au Conseil de représentant de ce haut lieu de l'histoire médicale. Il n'en est pas de même avec nos amis lyonnais de l'Institut d'Histoire de la Médecine qui nous tiennent particulièrement au courant de toute leur activité. Toutefois, d'autres villes auxquelles nous sommes attachés gèrent un musée ou poursuivent un enseignement comme à Rennes où œuvrait notre ami le professeur Chambon récemment disparu, comme Strasbourg, Nancy, Rouen et plus récemment Toulouse avec une forte activité canalisée par le docteur Pierre Lile. Le docteur Pecker aurait maintenant de la peine en voyant l'état léthargique de la Fondation internationale hippocratique de Cos pour laquelle je reste le délégué de notre Société mais sans nouvelles du profes-

seur Marketos. Notre Société continue de s'associer au mieux aux activités de la Société de l'Histoire des Hôpitaux et notre tribune leur est ouverte. Nous avons encore renforcé nos liens avec la Société d'Histoire de la Pharmacie présidée actuellement par un ami de toujours Monsieur Christian Warolin. D'ailleurs, nous observons l'appartenance à nos deux sociétés de membres éminents comme le Doyen Jean Flahaut, l'ami François Chast, Monsieur Trepardoux qui rejoint notre bureau et d'autres encore. Nos séances communes sont toujours une réussite et nous sommes très fiers d'être des leurs ce qui nous autorise la lecture régulière de leur revue, précieuse source de connaissance. A tout cela, il convient de souligner les liens importants laissés par le professeur Pierre Huard, puis le professeur Mirko Grmek et maintenant Madame le professeur Danielle Gourevitch avec la quatrième section de l'École Pratique des Hautes Études ce qui nous vaut des candidatures remplies d'heureuses perspectives. Finalement, notre Société se veut ouverte à tous et accède bien volontiers à l'échange avec d'autres associations plus spécifiques comme celle de l'histoire des spécialités médicales comme la parasitologie, la microbiologie, la dermatologie, l'éthique mais nous aimerions plus de contact avec les sciences humaines ou le monde de l'art.



*Pr Danielle GOUREVITCH*



Maintenant si nous nous tournons vers nos relations internationales ce n'est pas sans tristesse que nous avons vu disparaître l'Académie internationale d'Histoire de la Médecine, émanation tirée de la Société internationale d'Histoire des Sciences qui devait beaucoup au professeur Pierre Huard et à notre ami Jean Théodoridès. On peut méditer sur le fait que l'apparition de trop de sociétés ou associations contribue vite à l'extinction de beaucoup d'entre elles. Nous sommes enclins à penser que, dans une société, il ne faut pas hésiter à créer des sections spécialisées composées des membres volontaires dans l'étude de secteurs particuliers. Cette disposition offrira à tous les membres de futures séances de haut niveau. Cependant, la confrontation des idées, l'échange avec d'autres cultures restent pour l'historien de la médecine une source vitale et nous nous tournons vers le professeur Jean-Pierre Tricot, président de la Société internationale d'Histoire de la Médecine pour le remercier de sa présence amicale à laquelle s'ajoute celle de président de la Société belge d'Histoire de la Médecine. Le hasard de l'histoire nous sert car le fait qu'il soit, ici, dans cet amphithéâtre prend une toute autre signification quand on connaît les liens importants de son grand-père le professeur Tricot-Royer avec notre Société dont il fut précocement membre partageant des liens d'amitié avec certains des nôtres comme Maxime Laignel-Lavastine et Marcel Fosseyeux entre autres. Nous osons dire que sans la volonté de la républicaine France comme sans la royale Belgique il n'y aurait pas eu de Société internationale d'Histoire de la Médecine (SIHM). Depuis sa fondation, la France reste une année sur deux le lieu impératif d'un Conseil d'administration de la dite Société. Prochainement, Madame Fay, fille du professeur Jean-Charles Sournia, remettra à nos deux associations, en souvenir de son père qui fut membre d'honneur de l'une et de l'autre, une somme afin de réaliser un prix. Celui-ci sera remis lors d'une séance de juin au moment d'un Conseil parisien de la SIHM. Nous arrêtons là les considérations sur nos relations avec la SIHM car le professeur J-P Tricot vous en parlera demain. Nous n'avons pas évoqué les sommités françaises qui furent des nôtres mais je le ferai pour les membres étrangers. Voici quelques grands noms dont certains vous surprendront : Julius Pagel, Karl Suddhoff, Victor Deneffe (Gand), Professeur Von Efele, Dr Charles Cumston, Sir William Osier, Professeur Harvey Cushing (Harvard). Sir d'Arcy Power, O. Preisler, Dr Georges Sarton, Dr Charles Singer, Professeur De Mets, Dr Arturo Castiglioni, John Fulton, Dr Fielding H. Garrison, Dr Huntington, Dr Victor Gomoïu, Dr Lilian Lindsay, Dr Loren Mac Kiney, professeur T.K. Monro (Glasgow), Dr Sawada (Japon), Dr Henry Sigerist, Pr Van der Hoeven, Dr Peypers (Janus), Sleim Ammar, etc. Beaucoup d'entre eux ont laissé une œuvre considérable en histoire de la médecine et nous sommes fiers de les avoir comptés parmi nous.

Néanmoins, si la Société française et ses membres le peuvent, nous souscrivons toujours à nous rendre auprès de ceux qui nous y inviteront et notre communauté européenne nous donne déjà bien des richesses intellectuelles futures à entrevoir.

## Conclusions

Nous avons sûrement omis des points que certains auraient préféré voir évoquer en ce jour glorieux mais nous soulignons le fait que nombre de nos prédécesseurs avaient déjà laissé des traces sur notre passé. Nous sommes aussi fiers d'y avoir les uns et les autres contribué selon nos possibilités mais toujours avec la volonté de servir l'histoire de notre Art par le truchement de la Société. Oui, cela est indéniable, nous avons laissé

cent ans de travail, maintenant mis en valeur dans le volume index et cet ensemble sera sûrement ce qui sera regardé et peut-être apprécié par nos successeurs. Ils nous pardonneront nos erreurs d'appréciation car rien en ce monde n'est définitif mais ils se douteront aisément que nous y avons mis tout notre cœur pour évoquer le plus justement l'œuvre et les idées de nos prédécesseurs.

Depuis le début de mon exposé j'ai tenu à dire "*nous*" pour évoquer à juste titre le travail commun aussi bien des précédents présidents et des membres des divers bureaux que celui de tous nos fidèles membres. Maintenant, c'est avec le "*je*" que je vais finir. Depuis vingt-cinq ans que je suis membre de notre Société je puis dire que je vous dois à tous un enrichissement personnel humain considérable. J'ai pu échanger, partager sur bien des points qui touchent à l'homme car ce qui concerne la médecine et surtout son histoire est une source essentielle pour une approche humaniste. C'est dans cette Société plus que partout ailleurs, que j'ai rencontré certes de vrais savants ou érudits mais souvent d'authentiques humanistes. Certains m'ont marqué et leur disparition nous dévoile d'autant plus le manque de leurs conseils éclairés ou de leur sagesse.

Je voudrais avec chaleur marquer ma reconnaissance à tout le Conseil qui m'a choisi pour présider les destinées de la Société dans ce moment marquant qu'est notre Centenaire. Je puis vous assurer que j'y ai mis beaucoup de cœur et de temps mais cela n'aurait pas été possible sans mon bureau avec notre secrétaire général le médecin en chef Jean-Jacques Ferrandis et notre commission du Centenaire présidée par le professeur Danielle Gourevitch, remarquablement soutenue par le Dr Pierre Thillaud, le professeur Pallardy et Madame, le professeur J.-J. Rousset, Michel Roux-Dessarps, le professeur Jacques Postel. Le Dr Christian Régnier nous a apporté sa compétence efficace pour la communication et la diffusion du programme de ces journées. Bien sûr, je n'oublie pas tous ceux qui ont amplement participé à l'exposition sur J.-B. Baillière comme Mesdames Clin, Davaine et Molitor ainsi que Mr Guy Cobolet. Mais ne voulant point oublier quiconque, sachez que je pense aussi à tous ceux qui ont contribué à cette réussite, si modeste soit leur action, et particulièrement ceux qui ont d'emblée été partie prenante en souscrivant par leur inscription à nos belles journées. La Société vous en est reconnaissante. Actuellement en France, l'étude de notre passé reste dans l'acquisition du savoir médico-chirurgical un élément vraiment dérisoire. Le Maître qu'était Georges Canguilhem souligne ce fait dans une conférence de 1972 sur *L'idée de nature dans la pensée et la pratique médicales*. "*Qu'on le regrette ou non, le fait est que nul n'est tenu, aujourd'hui, pour exercer la médecine, d'avoir la moindre connaissance de son histoire*". Cette situation, toujours regrettable, se trouve exploitée admirablement par le grand philosophe qui nous démontre un entendement parfait au travers d'une bonne connaissance historique des idées émises dans le passé depuis Hippocrate. "*On peut donc continuer, même à l'âge de la pharmaco-dynamie industrielle, de l'impérialisme du laboratoire de biologie, du traitement électronique de l'information diagnostique, à parler de la nature, pour désigner le fait initial d'existence de systèmes autorégulateurs vivants, dont la dynamique est inscrite dans un code génétique*".

Donc longue vie à notre Société Française d'Histoire de la Médecine qui reste l'un des derniers bastions de l'étude du passé médical. Espérons seulement pouvoir parfois réfuter quelque peu Raymond Queneau qui affirmait que "l'histoire est la science du malheur des hommes".